



Vazimba et esprits *helo* : la profondeur chronologique

Jean-Pierre Domenichini



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/oceanindien/1512>

DOI : 10.4000/oceanindien.1512

ISSN : 2260-7730

Éditeur

INALCO

Édition imprimée

Date de publication : 30 décembre 2014

ISSN : 0246-0092

Référence électronique

Jean-Pierre Domenichini, « Vazimba et esprits *helo* : la profondeur chronologique », *Études océan Indien* [En ligne], 51-52 | 2014, mis en ligne le 13 octobre 2015, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/oceanindien/1512> ; DOI : 10.4000/oceanindien.1512

Ce document a été généré automatiquement le 30 avril 2019.



Études océan Indien est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

Vazimba et esprits helo : la profondeur chronologique

Jean-Pierre Domenichini

- 1 À la fin des années trente, Jacques et Marcelle Faublée firent un long séjour sur les terrains bara et vezo, qui leur fournirent la matière à de nombreuses publications. Il est vrai que, devenu professeur de malgache à l'École nationale des langues orientales vivantes, Jacques Faublée ne sut pas souvent parler de ce terrain à ses étudiants ni de ses publications que ceux-ci devaient découvrir par eux-mêmes, s'ils en avaient le désir et le loisir. Le jugement des étudiants qui suivaient son cours n'avouait alors aucun enthousiasme¹. Le temps venant, on peut découvrir à la fois l'importance des travaux de Jacques Faublée et sa parfaite indépendance à l'égard de la politique coloniale et de son discours. Quand les concepteurs de l'*Encyclopédie de l'Empire français* lui demandèrent une contribution sur « les types malgaches », l'on pressent bien qu'ils en attendaient une dissertation sur les « dix-huit tribus » et sur ce qui aurait été la double contribution, africaine et malaise, au peuplement de Madagascar. En vrai scientifique, Faublée dut les décevoir².
- 2 Une grande partie du travail qu'il effectua concerna le fait religieux³. Il ne succomba pas à la tentation de beaucoup de ceux qui prétendirent parler ou étudier la religion malgache et qui, comme l'écrivit le Dr Fontoynont, bon connaisseur de Madagascar et président de l'Académie malgache pendant quarante-et-un ans (1907-1948), pensent que la religion des Malgaches « a toujours pour base le culte des ancêtres et l'observation des fombandrazana (coutume des ancêtres) » (Dr Fontoynont, 1947, 97). C'est aussi la position du Père Henri Dubois. Quand il présente la religion malgache (1950), il a de longs passages sur les différents ombiasy, mpanandro et mpisikidy qu'il définit comme des « prêtres de la religion malgache » (*ibid.*, 289-290)⁴. Ce missionnaire jésuite alors à la retraite n'aurait ni compris ni admis, je suppose, qu'un Persan, traitant du catholicisme dans le royaume de France, y présente longuement, comme en en faisant partie, les voyantes, cartomanciennes, chiromanciennes et nécromanciennes et les devins, astrologues et rebouteux auxquels recouraient des catholiques français. On comprend mieux que les

missionnaires venus pour convertir les païens voulaient et veulent toujours, comme dans un seul ensemble – un seul *package*, dirait-on aujourd'hui –, les convertir à leur civilisation conçue comme étant la Civilisation. Un tel projet n'est toujours pas parfaitement obsolète ni en milieu missionnaire ni en milieu clérical malgache. Je ne m'attarderai donc pas sur ce que des notables des confessions chrétiennes ont pu imaginer, croire et dire sur ce qu'aurait été la religion malgache au singulier ni ce qu'auraient pu être les religions malgaches au pluriel.

- 3 Étudiant les pratiques religieuses de la société bara, Faublée a distingué deux ensembles. Le premier, qui assure la cohésion sociale, est le rite patriarcal des ancêtres *raza*. Le second, plutôt pratiqué par les femmes, fait appel aux esprits *helo*, définis comme esprits de la vie, esprits de la nature et génies du sol. « Êtres surhumains », ceux-ci se distinguent des premiers qui sont les « esprits des défunts ». Ayant étendu son terrain à tout le Sud-Ouest et son enquête à l'Imerina, il conclut (1954b, 116) :

Les *helu*, les *vurumbe* [du pays vezo], les *vazimba*, les *anakandriana* [du pays merina], les *kuku*, les *tambahwaki* [du pays mahafale] sont tous des *lulu*. Les *vurumbe* sont aussi des *raza*. Après avoir désigné des êtres surhumains, *lulu* et *raza* se sont appliqués aux esprits des défunts.

- 4 Il conclut également :

L'importance, la généralité, l'homogénéité de la religion des esprits, à Madagascar, prouvent que les génies ne sont pas les dieux déçus d'une ancienne population refoulée par des envahisseurs.
(*ibid.*).

- 5 mettant à juste titre en cause l'hypothèse d'une première population, antérieure à l'arrivée des Austronésiens.
- 6 Étant donné la compréhension que l'on a aujourd'hui des Vazimba (Domenichini, 2007) et dans le cadre de l'unité culturelle du monde malgache⁵, ne conviendrait-il pas de revoir la nature de ces « esprits de la vie » et de ces puissances surhumaines que seraient les *helo* du Sud-Ouest, les *vorombe* du monde vezo, et les *kokolampo* et *tambahoaka* du monde mahafale ? C'est ce que je voudrais essayer de cerner avec les Vazimba d'Andramasina que je connais un peu mieux.

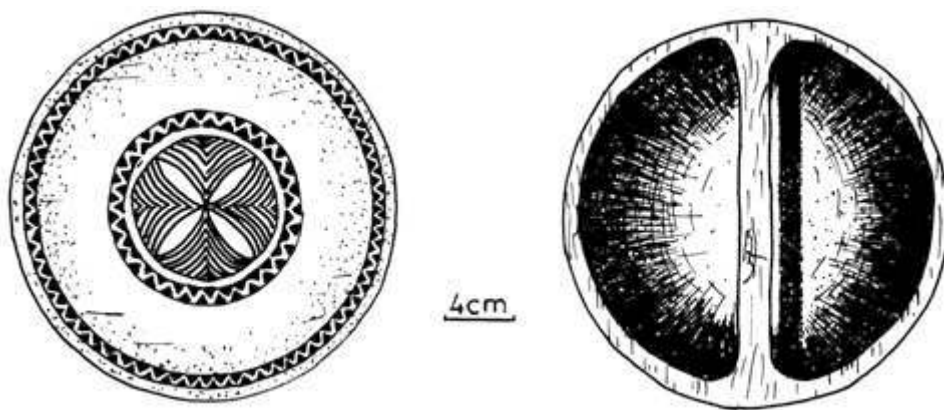
Les Vazimba au quotidien

- 7 Comment apparaissent les Vazimba au quotidien ? Je voudrais ici me référer à des enquêtes spontanées faites ces dernières années par des lycéens d'Andramasina⁶ en presque totalité originaires du monde rural⁷. Elles sont spontanées dans la mesure où je ne leur ai pas proposé les Vazimba comme le sujet ou l'un des sujets des enquêtes qu'ils ont faites, mais où ce sont eux qui ont décidé d'en parler selon leurs expériences et les récits qui en sont faits dans leur société. Cette spontanéité est importante dans la mesure où les histoires des petites communautés, familiales (*fianakaviana*) ou villageoises (*fokonolona*), sont considérées comme un bien *lova* ou patrimonial que l'on ne saurait partager avec des inconnus, lesquels risqueraient de les utiliser pour leur porter atteinte et leur faire du mal⁸. Avant d'obtenir cette spontanéité dans les récits qui restent des secrets familiaux ou villageois, il avait déjà fallu obtenir la confiance des lycéens⁹.
- 8 Concernant les Vazimba, quoiqu'il soit de notoriété publique qu'Andramasina se fût appelée Ankadimbazimba, « Au fossé des Vazimba, au fossé *vazimba* », j'ai longtemps pu admettre l'opinion de Randriana, un *mpitantara* (traditionniste racontant l'histoire)

manendy qui, en 1978, disait qu'il n'y en avait pas dans la région. Pour lui, il n'y avait que deux *karazan'olona*, les Andriamasinavalona et les Manendy ou Andriamanendy¹⁰. Le reste de la population ne comportait que des Merina, des *olon-tsotra* (gens simples), c'est-à-dire des gens ordinaires sans ascendance notoire. Attachés à la dernière Maison *andriana* (princière) d'Andramasina issue de Ralaniboahangy et de ses sœurs, les *mpitantara* manendy occultaient tout un pan de l'histoire de la région. Il en est tout autrement de la tradition orale populaire qui y est toujours vécue.

- 9 Les Vazimba y apparaissent dans une cinquantaine de lieux d'une dizaine de communes rurales autour d'Andramasina. Je ne prétends pas que ce recensement soit exhaustif. Il est évident qu'il dépend du recrutement des lycéens, beaucoup plus nombreux d'Andramasina, de Sabotsy-Ambohitromby et d'Alatsinainy-Bakaro. Au fur et à mesure que l'on s'écarte de cet axe, le recrutement des élèves du lycée s'amointrit et, par suite, celui des lieux vazimba dont il est parlé¹¹.
- 10 Si l'on pressent de façon sous-jacente le discours traditionnel ayant nanifié les Vazimba et le discours missionnaire les présentant comme des superstitions, il est plutôt évident et explicite, notamment dans la tradition orale d'Ambohitromby, que les Vazimba Keliampinga étaient bien des humains, qu'autrefois, c'étaient eux qui décidaient (*mpanapaka* ou *tompon'ny fandidiana*, « maîtres de la décision »). L'on voit encore les murs de pierres sèches qu'ils avaient élevés pour protéger leur habitat¹².
- 11 Replacé dans ce que l'on sait de l'histoire de l'Imerina dans les hautes terres centrales, le nom de Keliampinga renvoie à la période où les puissants, *hova* ou *andriana*, n'utilisaient pas le fer dans leurs armes. *Ampinga* désigne un petit bouclier rond monoxyle – la poignée par laquelle on le tient est taillée dans la masse du bois –, donc un petit bouclier par lequel on se protégeait de la lance en bois (*katsomanta*, *kinangala*) de l'adversaire dans les duels ou dans les combats¹³.

Ampinga, petit bouclier en bois et monoxyle



Centre d'art et d'archéologie, 2014
Collection privée

- 12 En dehors des récits qu'ont faits les enquêtes, le nom de Keliampinga est fréquemment utilisé dans le Vakinesisaoany pour désigner la période antérieure à Ralambo (xvi^e siècle), avant, dit-on aussi, la période du *fanjakana fahagasy*, celle où les *andriana* auraient chassé les Vazimba et devinrent ceux qui décidaient. Comme on le voit ailleurs, le changement de dynastie, accompagnée d'une augmentation de la population – la tradition s'en

souvent –, comportait aussi la nomination nouvelle des lieux. Le toponyme d'Ambohitromby remplaça celui d'Antsongo.

- 13 Dans beaucoup d'endroits, les Vazimba sont des humains dont on conserve le nom. À Masinerana, un village de puissants (*tanàn'ny mpanjaka avokoa*), c'est Soamahalivo qui de temps à autre se manifeste le soir avec des feux follets¹⁴. À Ambalavao, c'est une famille de trois Vazimba : Randriambolahery, Ratefinintany et Randrianakola¹⁵. Si, ailleurs, l'on a oublié leurs noms, on se souvient de l'existence de certains Vazimba par les récits où l'on conte les épreuves, les dommages ou l'extrême malheur qu'ils auraient engendrés comme à Ambohimasindehibe, les récits étant confortés par la présence de personnes connues d'hier ou de maintenant. Tel Vazimba en arrive même à punir une personne ayant la veille, au soir, mangé de la viande de porc¹⁶.
- 14 Il apparaît aussi que les Vazimba – ce dernier récit met sur le même plan *vazimba* et *avelo*, « esprit des morts » – sont là pour faire respecter les décisions prises par les Ntaolo, les Anciens. Pour aller d'Ambohitraina à Andrakalavao, deux cités haut-perchées sur des sommets, il fallait traverser une rivière où vivaient de redoutables crocodiles que l'on dit également *masiaka*. Pour se protéger des sauriens, les ancêtres établirent donc un *fanidy*, un charme qui, dans une sorte d'alliance, interdisait de prononcer le mot *voay*, « crocodile », au bord de la rivière et le remplaçait par un nom Ngabemavo, qui interdisait de manger en traversant la rivière à gué, de laver des linceuls dans la rivière, d'y conduire des pirogues et même de prononcer le mot « *lakana* » (pirogue). La conséquence en était que quiconque voulait éviter un très grand malheur devait bien faire attention, car les *vazimba* et les *avelo* des alentours étaient *masiaka*¹⁷. On comprend immédiatement que les *vazimba* et les *avelo* sont les esprits des Anciens qui avaient établi le *fanidy* et qui avaient édicté les règles de comportement. L'on comprend aussi que si, par son comportement, une personne ne les respectait pas, l'alliance avec les sauriens serait rompue au détriment de toute la communauté environnante.
- 15 Quoiqu'ils soient aujourd'hui des villages abandonnés par les vivants, Ambohitraina et Andrakalavao conservent leur ancien statut *andriana* fondé sur une communauté de justice et de sécurité et sur une sacralisation irrévocable (*mahamasina*). L'on ne saurait, sous peine de trouver le malheur, y concocter quelque malfaisance ou autre combine.
- 16 À proximité d'Ambohitraina, on voit aussi – mais on le voit aussi dans d'autres lieux – une petite forêt dont on ne saurait couper les arbres et qui est protégée par une décision écrite de la commune¹⁸. La raison en est simple : il s'y trouve des Vazimba et l'on ne peut donc l'endommager. Ce modèle se retrouve ailleurs sans même avoir besoin de formalisation administrative.

Les *dobo* des Vazimba

- 17 Les Vazimba peuvent résider dans des grottes¹⁹ – ces grottes qui, du temps où la forêt recouvrait encore la région, pouvaient servir de nécropoles –, souvent dans de grands rochers²⁰, dans des rochers qui se chevauchent dans le courant d'une rivière²¹, dans un rocher où ils ont migré après avoir quitté leur ancienne résidence²² et parfois après avoir subi une profanation²³, dans un tombeau et deux arbres endémiques d'un village²⁴, mais leur préférence va vers les rivières²⁵ et surtout vers les lacs ou *dobo*.
- 18 Grâce aux enquêtes faites par les lycéens, j'arrive à répertorier plus d'une dizaine de *dobo*, demeures des Vazimba, dont certains ont été comblés et sont aujourd'hui cultivés, mais

qui sont toujours dans la mémoire des habitants. Parfois anciennement des marais (*honahona*) comme à Anororo²⁶, ce sont les *dobo* de Marotatatra à Atsarasaotra²⁷, d'Ambohitrinibe²⁸, de Sabotsy-Ambohitromby²⁹, de Sabotsy, un quartier de Sabotsy-Ambohitromby³⁰, d'Ambohimahatsinjo³¹, d'Ambodiriana – il est aujourd'hui comblé et cultivé³² –, d'Andobobe³³, d'Antanivory³⁴, et non loin d'Andramasina le *dobo* ou *farihy* – les deux termes sont utilisés – d'Andranosoalaza³⁵. Certains de ces *dobo*, comme ceux d'Antanivory et d'Andranosoalaza, sont bien connus de toute la région.

La faune des *dobo*

- 19 Tous ces *dobo*, passés ou présents, ont en commun d'avoir été occupés par des Vazimba *masiaka*, même si l'on sait que certains sont devenus faibles (*efa mba lefilefy*) et ont migré vers d'autres lieux. Dans les *dobo*, il y a ou il y avait des poissons, des petits crabes d'eau douce (*foza*) et des écrevisses (*orana*), qui appartenaient aux Vazimba et que l'on ne pouvait ni pêcher ni manger.
- 20 C'est une règle que les gens d'Antanivory continuent à respecter. Si les *andriana* maîtres du lieu veulent en manger, ils acceptent d'aller en pêcher à Andranonjazavavy, mais eux-mêmes n'en consomment pas. Le faire risquerait d'être dangereux pour le contrevenant.
- 21 C'est ainsi qu'au *dobo* d'Ambohimahatsinjo, on raconte qu'une personne nommée Ramananandro habitant Ampanataovana, qui avait envie de manger de ces poissons et qui avait fait offrande de bonbons, de miel et de riz pilé (*fotsimbary*), en avait obtenu un grand nombre. À la maison, quand on écaillait les poissons, une voix se faisait entendre : « *Mikiky an !* » – « On écaille, n'est-ce pas ? » ; quand on les cuisait, la voix reprenait : « *Mahandro an !* » – « On fait cuire, n'est-ce pas ? » ; quand l'eau bouillait, ils ne voulaient pas cuire et continuaient encore à remuer. Ramananandro décida de les reporter dans le *dobo*, mais ils restèrent à flotter à la surface de l'eau et tous moururent. Dès la semaine suivante, sa femme et ses sept enfants tombèrent malades l'un après l'autre et moururent. Ramananandro mourut deux ans plus tard. Par la suite, un feu de brousse (*doro tanety*) brûla tout le pourtour du *dobo*. Comme les Vazimba n'aiment pas le feu qui chasse les esprits, l'on entendit sonner le tambour, jouer les instruments de musique et éclater des clameurs de répulsion qui résonnaient, ainsi qu'une voix qui disait : « *Vonjeo izahay !* » – « Venez à notre secours ! ».
- 22 Outre les poissons, la faune des *dobo* comprenait également des reptiles et des amphibiens. On raconte à Fehiloha qu'un jour de printemps où la chaleur était devenue accablante, un grand nombre de serpents sortis du *dobo* se trouvaient dans le canal qui sépare le *dobo* et les rizières. Tous ces serpents étaient très noirs et très longs. C'était notamment des *tompondrano*, « maîtres de l'eau ». À les voir s'entrelacer, s'emmêler et s'entourer les uns autour des autres, à les voir changer subitement de couleur, on ne pouvait qu'en avoir la chair de poule. Le spectacle dura longtemps jusqu'à ce qu'un crapaud venant du *dobo* les approchât : ces animaux qui s'entrelaçaient se séparèrent immédiatement et tous rentrèrent dans la galerie qui débouche sur le *dobo*. Comme on le voit, il existe toute une société animale qui a ses règles et ses comportements. Cela ne doit pas étonner. Comme on le sait par ailleurs, Ramahavaly, le troisième des *sampin'Andriana* (*palladia*) du Royaume de Madagascar, avait le pouvoir de commander aux reptiles et l'utilisa en 1829 pour chasser Robert Lyall (Chapus & Mondain, 1954), l'agent anglais venu à Antananarivo remplacer James Hastie. Après la convention passée par Radama I^{er} avec le gouverneur anglais de Maurice, ce dernier était représenté à Madagascar par Hastie³⁶ ;

à sa mort, Lyall était arrivé à Antananarivo pour le remplacer, mais il ne fut jamais reçu par Ranavalona I^{re}. Ce fut Ramahavaly qui l'amena à quitter Madagascar.

- 23 Dans cette société animale, il existe évidemment des liens sociaux très forts. Pour le même *dobo*, on raconte que, dans un canal voisin qui aboutit à la Sisaony, une femme avait pris une grenouille pour nourrir ses cochons. Le soir, donnant à manger à ses cochons au moment où le soleil est près de disparaître et où le soleil et les cieux se colorent de rouge (*mena masoandro*) – moment privilégié de communication avec le monde d'outre-tombe –, elle s'évanouit. Beaucoup vinrent la secourir, mais elle avait presque perdu le souffle. Son cou se tordait, le visage se retournant vers la nuque, son regard était fixe et féroce, elle ne parlait plus et semblait fuir le monde. Ceux qui venaient à son secours étaient découragés, n'étaient même plus capables de parler et se contentaient de la regarder. Finalement, quelqu'un se demanda si elle n'avait pas été suivie par un *lolo* ou par un Vazimba. C'est pourquoi ils firent brûler de vieux chiffons et des bambous secs, car leur odeur peut chasser les *lolo* et les Vazimba. Peu après, son cou revint à sa place et elle put aussi parler. On l'interrogea alors et elle raconta qu'un petit humain lui avait fait de l'ombre et lui avait fait peur avec une grosse grenouille. Autre étonnement : la grenouille donnée aux cochons avait suivi le Vazimba. Les grenouilles, sait-on, ont même l'interdit de l'odeur du cochon.
- 24 Une mésaventure analogue arriva à un enfant qui avait pris un poisson à Antsentsindrano, un endroit où il y a encore des Vazimba ; il l'avait fait griller et l'avait mangé. Le soir, la nuit tombée, l'enfant partit brusquement comme en colère – à la façon, semble-t-il, de certains comportements des malades de l'*ambavelona*³⁷. Ses parents voulurent le retenir à la maison, mais ne le purent. Ils le suivirent mais le perdirent de vue. Ils le retrouvèrent enfin au matin. Le Vazimba ne laissa l'enfant tranquille que quand il eut reçu un sachet de bonbons et une bouteille d'alcool³⁸.
- 25 Il en est de même de la viande de porc pour les fidèles de Rakelimalaza. À Ambohitrinibe, pour ces fidèles qui en auraient consommé, les malheurs peuvent arriver, quand ils se rendent à une cérémonie à la Tranobe, cette « grande maison », lieu de réunion des fidèles de Rakelimalaza, étant définie à l'image des *fiangonana*, lieux de culte des chrétiens. Il peut leur arriver d'être frappé d'hémiplégie (*ketrak'ila*) ou d'avoir le cou tordu (*miolana ny tenda*). À Ambohitrinibe toujours, il semble bien que l'on confonde passé imparfait et plus-que-parfait quand on raconte que, partant des nombreux *dobo* et accompagnés de tambours et d'accordéon, les Vazimba dont on disait aussi qu'ils étaient nombreux, montaient en longues files au sommet de la colline pour y sanctifier le rocher qui s'y trouve.

Les *dobo* d'Andobo

- 26 Le village d'Andobo se trouve au nord de Mananjara, une région très conservatrice de la tradition³⁹ où n'a jamais cessé le culte de Rakelimalaza interdit en 1869 à Ambohimambola par Ranavalona II. On s'y souvient qu'un très grand *dobo* fut aménagé par Rabezanaahary, originaire de Mananjara, en une seule grande rizière qui, par le jeu des héritages, fut ensuite partagée en de nombreuses parcelles. Il y avait alors beaucoup de *fady* (interdits), notamment celui du porc, interdit commun chez tous les *andriana* de Mananjara. S'y ajoutaient des *fady* attachés à la terre (*fadintany*⁴⁰) et l'interdiction de manger l'anguille⁴¹ pour ne pas détruire la puissance des charmes protégeant de la foudre.

- 27 Mais le terroir d'Andobo se distingue aujourd'hui des alentours, car il y a à l'ouest du village, appelé Anosy, un grand *dobo* entouré de grands roseaux *zozoro* et de joncs *harefo* dont on fait les nattes fines. Dans ce *dobo*, en eau toute l'année, que ce soit dans la saison des orages ou en hiver, il y a un *vazimba* sans interdit particulier – notamment dans le fait qu'il n'a pas peur des cochons et n'est donc pas *fady kisoa* –, mais l'on sait bien qu'un enfant dont on n'a pas encore coupé les premiers cheveux (*ala volon-jaza*) ne doit pas y passer, sinon il serait suivi par un *lolo* et ferait des cauchemars (*mikidraodrao*⁴²) pendant la nuit. L'on sait aussi que, pour un enfant qui passerait près du *dobo*, un enfant que ne coifferaient pas ses parents, qui aurait un toupet de cheveux et dont les cheveux seraient sales, le Vazimba viendrait la nuit les lui tresser de telle façon que seuls les ciseaux pourraient en venir à bout. Il est à noter que si l'on voit bien des poissons dans ce lac, l'on ne peut vraiment pas les prendre, même pas par les femmes utilisant un *tandroho*⁴³, « car ce sont les poissons du Vazimba ».

Le *farihy* d'Andranosoalaza

- 28 Partant d'Andramasina vers Alatsinainy-Bakaro et tournant à Anempoka vers Ambohibemanjaka et Ambohimiadana, on trouve sur la gauche, avant Manarintsoa, le grand lac d'Andranosoalaza, dont l'histoire est bien connue dans toute la région. Celle que l'on nous conte se souvient que cette étendue d'eau était une simple étendue d'eau sans caractère particulier. Mais, ajoute-t-on, il y eut une *andriana* qui résidait sur la colline voisine de Manjaka et qui s'en vint à trépasser. Selon la coutume de cette époque, quand un ou une *andriana* « tournait le dos » (*miamboho*⁴⁴), le corps était éviscéré et préparé jusqu'à ce qu'il soit devenu « sec » (*maina*). Le corps était alors mis au tombeau et ses viscères ainsi que les sanies provenant du cadavre étaient versées dans un lac. Il en fut ainsi de Soalaza ou Rasoalaza de Manjaka. Son corps est dans le tombeau de Manjaka et ses viscères dans le lac qui, depuis cette date, s'appelle Andranosoalaza, « À l'eau de Soalaza », car dans les toponymes qui font référence au nom d'une personne célèbre, l'*Andria-* ou le *Ra-* du début du nom est normalement supprimé.
- 29 La tradition explique que Rasoalaza était vraiment *andriana*. La colline où elle résidait était entourée par un fossé profond et, toujours par la tradition orale, on sait que ce fossé-là avait été creusé avec des bûches en bois (*angady hazo*, nous explique-t-on, ignorant la précision du mot juste *sahiratsy*). Quant au *dobo*, c'était là que les *andriana* de Manjaka faisaient prendre l'eau dont ils avaient besoin. La tradition orale raconte aussi que l'on y avait immergé une marmite de fer, puis elle nous en donne la raison : les rois en avaient fait le réceptacle des viscères des *andriana* défunts. De ce fait, il était interdit d'y plonger et d'y nager, car il était très sacré (*masina*). Dans la région, il est des parties de la Sisaony ou d'autres *dobo* où sont signalées d'autres marmites de fer qui apparaîtraient parfois à la surface, mais c'est la première fois que j'en entends une explication.
- 30 Cette explication peut sembler curieuse, quand on sait que, comme à Antampon'Andramasina, encore en 1837 année malgache, l'on utilisait un grand vase ou même une grande marmite à riz façonnée par les potiers. Je me demande toutefois si cette grande marmite n'était pas autrefois appelée **vilanimbi*, « marmite-grande », ou **vilany ve*, « *idem* », d'où son passage à *vilany vy* avec l'importation au XVIII^e et au XIX^e siècle de marmites tripodes en fonte. Quoi qu'il en soit, on ne peut pas écarter la possibilité de l'usage de marmites en fonte pour un usage funéraire. La valeur de ces objets aurait pu aider à remplacer les bières dites *lakana* (pirogue) comme en Asie du Sud-Est ou mieux

lakana mifanarona en Imerina, qui désignait ce qu'on appelle aussi *tamango* ou *tranovorona*⁴⁵. Ces bières étaient taillées dans de grands arbres de *nato* (notamment *Calophyllum inophyllum*), de bois-tambour (*ambora* ou *Tambourissa*) ou de teck de Madagascar (*hintsy* ou *Intsia bijuga*).

- 31 Dès lors, ce *dobo* avait changé de qualité : il en était venu à posséder un ou des *jina* ou *zina* (*nanjary nanan-jina*) qui font que l'on ne peut le souiller, quelle que soit la souillure, que l'on ne peut en dire du mal et que l'on ne doit pas y jeter des pierres comme si on le lapidait⁴⁶. Il s'y trouve beaucoup de poissons, et l'on peut avoir le droit d'en pêcher si l'on en boit l'eau, c'est-à-dire si l'on est *andriana* du lieu ou si l'on se comporte comme les *andriana* du lieu.
- 32 Il est des personnes qui peuvent obtenir ses bénédictions. Ce sont les gens à peau noire, car Rasoalaza était une personne à peau noire et détestait les *fotsy* (blancs), même déjà de son vivant, car les *fotsy*, dit-on, distinguent les gens selon la couleur⁴⁷. C'est pour cette raison que les blancs ne peuvent venir jouer à ce *dobo*. Un bosquet de *zozoro* occupe le milieu de ce lac, mais Rasoalaza n'y demeure pas en permanence. Selon ce que l'on raconte, elle ne cesse de changer de place. En plus du bosquet de *zozoro* du milieu, il y a tout un ensemble de groupes de *zozoro* plus petits entre lesquels elle se déplace. C'est là, me dit-on, que l'on voit que ce *dobo* est vraiment *manan-jina*.
- 33 Pour les gens des alentours, tout ceci ne serait plus qu'un souvenir, car on y envoie paître les zébus, qui y font selon leur seule volonté. Ce *dobo* des rois a été profané par les Vazaha (Européens) qui y ont introduit de nouveaux poissons et qui y ont apporté de la viande de porc. Pour beaucoup d'autres, à Andranosoalaza, on ne peut y faire du mal, car il s'y trouve des Vazimba, qu'il y a des poissons de toutes espèces, que l'on ne peut s'y baigner, et que l'on ne peut pêcher à la ligne les poissons des Vazimba. D'autres continuent à penser qu'Andranosoalaza conserve toujours son caractère sacré, et, pour le rituel de la circoncision, à y aller chercher l'eau sacrée (*rano masina*) une fois laalebasse *arivolahy* bien attachée de chiendent (*fandrotrarana*) et d'affouche (*hafotra*)⁴⁸.

Les Vazimba sont-ils *masiaka* ?

- 34 Les missionnaires ont souvent proclamé que les Vazimba étaient *masiaka* et traduisaient le mot par « méchants ». Comme ils étaient capables de provoquer les pires maux, voire la mort, il n'aurait pas fallu recourir à eux, mais, au contraire, les oublier comme de simples superstitions. Apparaît déjà là un problème de compréhension interculturelle qui donne « méchant » comme le sens de *masiaka*, alors qu'il s'oppose ici à débonnaire. Au XIX^e siècle, il s'appliquait aux Andriamasinavalona qui, dans l'exercice de leurs missions, refusaient toute négociation ou proposition de corruption, c'est-à-dire comme on dirait, aujourd'hui, de faire appel au *fihavanana* ! Dans la vie au quotidien, le Vazimba ne se définit pas par sa méchanceté, mais par la rigueur qu'il impose pour faire respecter sa qualité.
- 35 Si l'on replace dans le monde ancien le comportement des Vazimba, tel qu'il nous est raconté par la tradition orale, on le comprend mieux avec l'un des *ohabolan'ny Ntaolo* qui dit :
- Andrian-drainazy tsy manam-panjakana*
Andriana lozabe tsy monina amim-bahoaka
- 36 et que Bakoly Domenichini-Ramiaramanana a traduit :

À Prince débonnaire point de royaume
 À Prince cruel point de sujets⁴⁹.

- 37 Sauf peut-être un cas, celui du Vazimba d'Anosy à Andobo, les Vazimba ne sont pas des *andrian-drainazy*, ce ne sont pas non plus des *andriana lozabe*, puisqu'ils ont des sujets dans le peuple des vivants. Les *dobo* où ils demeurent sont l'adaptation outre-tombe des enceintes royales (*rova, valamena*) où ils avaient résidé. Comme il en est des *rova*, on ne peut souiller (*lotoina*) les *dobo*. L'on y voit la végétation qu'ils aiment – des souchets *zozoro*, des joncs *harefo* et des petits bambous *volotara* –, les gens y venaient faire des offrandes – notamment de bœufs et de coqs rouges – et demander des bénédictions (*fitahiana*). Les Vazimba sont, dit-on, comme tous les humains, mais c'est leur bonheur et leur coiffure qui les en distinguent. Si l'on a piétiné leur *hasina*, il n'existe aucun remède. Le seul remède existant commande de faire attention, de ne pas leur faire violence et de ne pas piétiner leur *hasina*.
- 38 Véritable scandale pour les missionnaires du XIX^e siècle et pour tous les monothéismes, ils peuvent être considérés, dit-on aussi, comme des Andriamanitra ou comme des Zanahary. Grands et puissants dans le monde des vivants, ils ont conservé outre-tombe les pouvoirs qu'ils avaient sur terre ou acquis des pouvoirs qui les rapprochent (les assimilent ?) au dieu suprême, lequel assure aux hommes protection et bénédiction – *ny fiarovana sy ny tsiodranon-Jañahary*, dit un *fialan-tsiny* du pays betsileo (Domenichini, 2009).
- 39 Pour se protéger des sauriens, les ancêtres établirent donc un *fanidy*, dans une sorte d'alliance qui, ai-je déjà dit, interdisait de prononcer le mot *voay*, « crocodile », au bord de la rivière et le remplaçait par un nom Ngabemavo, qui interdisait de manger en traversant la rivière à gué, de laver des linceuls dans la rivière, d'y conduire des pirogues et même de prononcer le mot « *lakana* ». On comprend que le mot *voay* ait été interdit, comme l'était le mot *osy*, « chèvre », chez les Zanak'antitra qui étaient *fady osy*, et que le mot *kisoa*, « porc », l'ait été, à l'est d'Andramasina, chez les fidèles de Rakelimalaza qui l'appelaient *komankoro*, « même sens ».
- 40 On comprend moins facilement que l'appellation du crocodile ait été personnalisée. Cela incite à se demander si le *fanidy* a été institué à une époque – ancienne pour les hautes terres – où, à leur trépas, l'esprit de certains des puissants de ces temps s'en allait établir demeure chez un crocodile, comme s'en souvient toujours bien la tradition orale du pays betsileo.
- 41 Les autres interdits du *fanidy* se comprennent comme appartenant à un seul ensemble. Ne pas manger en traversant à gué devait éviter de donner une idée dangereuse à Ngabemavo. L'interdit d'y laver des linceuls vise à ne pas souiller par la mort l'eau de la rivière et à lui conserver son pouvoir de vie. Si l'on songe qu'en Asie du Sud-Est, l'image de la pirogue est emblématique de la mort, qu'à Madagascar, la bière idéale est bien la *lakana mifanarona*, c'est-à-dire la pirogue qui reçoit le corps couverte par une autre pirogue plus légère, et qu'en Imerina, on a dit que les grands princes ont été inhumés dans des *lakam-bola*, « pirogues d'argent »⁵⁰, ou « pirogue de la promesse », l'interdit d'utiliser la pirogue *lakana* pour traverser le cours d'eau et l'interdit annexe de prononcer le mot *lakana* se comprennent par le désir de préserver l'eau courante de toute souillure mortifère.
- 42 L'on ne risque guère de se tromper, par contre, si l'on pose que les Vazimba que l'on célèbre plutôt en *Alakaosy* et en *Alahamady*⁵¹, seraient les esprits des puissants des XIII^e-XV^e siècles, quand l'influence arabe introduisit le calendrier zodiacal de l'année lunaire et le

fady kisoa/fady lambo, alors que le Vazimba d'Anosy sans *fady kisoa* appartiendrait à une période plus ancienne.

- 43 En Imerina, des Vazimba, on ne dit pas communément que ce sont des *lolo*. On nomme *lolo* tous les esprits des trépassés, mais le Vazimba est un *lolo* qui a sa personnalité, alors que les autres *lolo* vivent dans une sorte d'anonymat. On peut penser que les *lolo* qui sont dans les cheveux du nouveau-né sont bien des ancêtres familiaux habitués du coin des litanies et des prières (*zoro firarazana*) où l'enfant a été conçu et où dort la mère qui porte l'enfant. La première sortie de l'enfant (*mivoaka itany*) se fait un matin de grand soleil et l'enfant n'est pas porté en dehors de l'espace habité où sont des *lolo* dont on ne peut rien dire. Ce n'est qu'après la première coupe de cheveux (*ala volon-jaza*) que l'enfant pourra être emporté hors de l'espace habité dans les champs de culture voisins (Domenichini, à paraître). Encore préférera-t-on ne pas le sortir en fin d'après-midi, quand le soleil va se coucher et que les *lolo* vont pouvoir se manifester. Les *lolo* ne sont pas des esprits surhumains. Et les Vazimba sont les esprits de grands princes ou de grandes princesses qui ont régné autrefois⁵² et qui, comme Ranoro à Andranoro, sont devenus vazimba⁵³. Je voudrais espérer qu'après cette incursion dans le monde rural d'Andramasina, les Vazimba n'aient plus ce caractère abstrait et irréel d'un signifiant sans identité nettement affirmée, mais qu'elle ait donné de la consistance et de la réalité au signifié. Anciens Grands et souverains dans les principautés et royaumes, ils étaient et restent *tompon'aina* dans la mesure où ils peuvent donner la mort à quiconque piétine leur *hasina*, mais bénissent et assurent la vie à tous ceux qui les respectent et ne feront rien qui, par des souillures mortifères dans leurs demeures, diminuerait leur pouvoir de vie.

Les Vazimba et les esprits *helo*

- 44 Dans le pays bara et le Sud-Ouest, Jacques Faublée avait cru pouvoir distinguer les rites patriarcaux accordés aux *raza*, c'est-à-dire aux ancêtres de la famille, des pratiques des femmes se tournant vers les « esprits de la vie » ou « esprits de la nature », de nature surhumaine. Ce modèle a été suivi par d'autres qui, quand ils essaient de donner un tableau religieux de Madagascar, y affirment la présence d'une majorité d'animistes (Maurier, 1987). Suivi aussi par Beaujard qui voit, fusionnés sous le vocable Vazimba, les esprits des morts (*fahasivy*) et les « esprits chtoniens » et présente le fait comme « *une donnée fondamentale des conceptions religieuses tañala que l'on retrouve dans d'autres régions de Madagascar* » (Beaujard, 1995). C'était aussi la même orientation qui, dans les années soixante, poussait Jean Poirier à vouloir faire ou faire faire – il avait voulu m'assigner cette tâche – dans le Betsimitatatra la carte des *dongon-tany*, ces petits monticules qui sont parsemés dans les rizières et dont il pensait que c'était la part réservée aux « esprits du sol » lors de la mise en culture de la plaine, alors qu'il s'agissait sans doute d'anciennes tombes établies dans des marais avant qu'ils n'aient été transformés en rizières.
- 45 Face aux ethnistes et tribalistes qui auraient aimé concevoir des « religions malgaches » ou qui, comme une universitaire française et catholique mais assez peu anthropologue, niait, dans les discussions de laboratoire, l'existence de toute religion à Madagascar parce que, disait-elle, il n'y avait pas de clergé – constituant indispensable de toute religion ! –, j'ai toujours pensé qu'il n'y avait qu'une religion malgache. Lors d'une discussion à l'Académie, j'avais affirmé que si la moitié de la population était chrétienne, qu'un très petit pourcentage était musulman et que 98 % de la population pratiquaient le culte des ancêtres, j'avais été approuvé par deux bons connaisseurs des questions religieuses. L'un,

Daniel Ralibera, fut un grand pasteur et intellectuel protestant de l'Église réformée, l'autre, Armand Razafindratandra, jésuite, archevêque et cardinal catholique, fut lui aussi un grand intellectuel très ouvert sur le monde malgache : sa consécration comme évêque de Majunga commença sur le parvis de la cathédrale par son adoption par Lagera Kamamy, alors *mpanjaka sakalava* du Boina, selon les formes de la tradition malgache. Nous étions alors nombreux à nous demander si les *sazoke* (personnes, surtout des femmes, chevauchées par les esprits des anciens souverains) de sa Cour allaient être chevauchées par les esprits des anciens rois du Boina. Il n'en fut rien. Les *sazoke* chantèrent la louange des princes, mais surent rester sages et simples spectatrices.

- 46 Je pense aussi que la dureté des conceptions religieuses autorise à comparer le fait religieux étudié par Faublée à la fin des années trente et le même fait religieux aujourd'hui dans la région d'Andramasina. En Imerina, en dehors du *famadihana*, les cultes patriarcaux semblent avoir disparu ou s'être christianisés avec la visite des tombeaux à la Toussaint ou mieux s'être largement sécularisés ou laïcisés. Quant aux femmes, certaines peuvent avoir un engagement profond dans le christianisme revivaliste (*mpiandry ondry*, « bergère », du *fifohazana*, « réveil ») ou du progrès (*fandrosoana*), et d'autres un attachement aussi engagé aux *tromba* et *zanahary* de la tradition dont la cérémonie essentielle est appelée *famoahan-Janahary* (Rabenanahary, 1969)⁵⁴.
- 47 Les cultes et demandes de bénédiction que le peuple fait auprès des tombeaux des grands *andriana* ressort du culte des ancêtres, même si ceux qui les pratiquent n'y invoquent pas leurs propres ascendants. De ceux que je connais, je dirai que les descendants de ces Grands devant le peuple sont chrétiens, ne pratiquent le plus souvent aucun rituel auprès de ces tombeaux où ils continuent de faire porter leurs défunts et seraient prêts à interdire au peuple d'y venir sacrifier un poulet ou un mouton. Il faut alors leur expliquer les limites de leurs droits de propriété : leurs ancêtres appartiennent aussi à ceux qui ont fait leur toilette mortuaire, les ont enveloppés de linuels et les ont portés jusqu'à leur installation sur leur dernier lit de pierre, car les grands *andriana*, sauf exception comme les Zanakandriana de Fenoarivo-Rova, ne touchent pas à ceux des leurs une fois trépassés.
- 48 À côté des esprits humains que sont les ancêtres, Faublée posait l'existence d'une strate antérieure d'« esprits surhumains » ou « esprits de la nature » dont certains, les « esprits du sol », auraient permis de comprendre les rites agraires (Faublée, 1954b) et expliqueraient que la personne possédée dans le *tromba* ait « des caractères et des attributs royaux, qui sont ceux des esprits de la nature » (*ibid.* : 177). Ces esprits auraient été des *lolo*. Ce n'est que par la suite que *lolo* aurait aussi désigné les esprits des ancêtres (*ibid.*).
- 49 Or, il me semble que l'anonymat des esprits *helo* tient à leur grande ancienneté et que, comme les Vazimba, ce sont les esprits des hommes des temps les plus anciens qui s'habillaient de rouge⁵⁵. Le monde malgache que les grands ancêtres ont construit ne connaît pas d'esprits chtoniens ou d'esprits de la nature. Les princes et souverains étaient maîtres de la terre (*tompon'ny tany*) et c'est en tant que tels que les esprits *helo* interviennent dans les rites agraires. Sur les terres de colonisation dans le nord de Madagascar, ce sont des *zafintany*, descendants des dynasties antérieures aux Sakalava à qui leur ancien caractère de *tompon'ny tany* est toujours reconnue, qui officient pour la mise en culture et l'appropriation de nouvelles terres (Engel, 2008).
- 50 Pour comprendre ce qui advint, il faut se référer à la Genèse selon la tradition malgache. La terre de Madagascar était tout à fait neutre, aussi neutre que l'était toute terre au

moment de l'apparition des humains, quand le grand Dieu du ciel envoya sa servante sur terre pour y épouser Ietse, le petit dieu jailli de la terre. Celui-ci refusa ce mariage pour éviter toute dépendance servile à l'égard du ciel. Mais il accepta d'épouser Velo, la fille chérie du Dieu du ciel, qui obtint ensuite de son père l'envoi du souffle (*aina*) et de l'eau (*orana*) pour faire vivre les statues de bois d'Ietse par ces deux constituants de l'homme, le souffle et le sang, le corps n'étant formé que d'une matière terrestre devant revenir à la terre après la mort. La neutralité de la terre fut le théâtre de son humanisation par la parole efficace (*masimbava*) des rois et princes en partie descendant du Dieu du ciel par sa fille Velo.

- 51 Substance divine autant que l'air, l'eau est plus le privilège des *andriana*, qui devaient revenir à l'eau en fin de vie, alors que, dans les mêmes conditions, le peuple des *olon-tsotra* revenait à la terre. Les premiers princes des principautés créées sur la côte – on ne parlera pas de rois tant que durèrent des relations de dépendance à l'égard des métropoles asiatiques –, les premiers princes malgaches, disais-je, étaient ensevelis dans la mer dans des endroits appelés *lonjo*, ou dans les embouchures ou estuaires *hoala*, comme le furent encore les rois de la Mananjara antérieurs aux ZafiRaminia, comme l'étaient aussi bien encore au ^{xvi}^e siècle les sultans malais inhumés à l'embouchure d'un fleuve ou *kuala*, dit-on en malais (Josselin de Jong, 1981 : 186).
- 52 Aujourd'hui, lors d'un *fafy vinany* célébré par les ZafiRaminia à l'embouchure à Mananjary, ces derniers commencent par invoquer les anciens rois Ravoaimena, sans quoi le rite n'a aucune efficacité. Un représentant des Ravoaimena veille à ce qu'aucune erreur ne soit faite dans l'invocation de ses ancêtres⁵⁶. La baie d'Antsiranana et celle de Maroantsetra ont été des *lonjo*. C'est pour cela que la presqu'île qui ferme cette baie du côté oriental est appelée Masoala, c'est-à-dire *masy hoala*, « baie sacrée ». Sur la côte nord-est au-delà d'Antalaha qu'a étudiée Hurvitz (1986), les embouchures tenaient une telle place dans le souvenir historique et la structure sociale qu'elle était traditionnellement appelée Marovinany, « Région aux nombreuses embouchures ».
- 53 Quand des principautés furent créées dans l'intérieur, l'ensevelissement des grands défunts le fut dans des rivières comme en pays tanala ou dans des marais ou des lacs comme en pays betsileo et merina. Dans les cités *andriana* des hautes terres, ils le furent ensuite au moins en partie dans les lacs-sépultures se trouvant à l'ouest de l'habitat.
- 54 Cette relation des puissants avec l'eau se retrouve aussi dans le choix que faisaient les princes défunts d'aller habiter une anguille (*amalona*, *tona*), un crocodile, un serpent comme le *do* ou, chez les Fihereña du Sud-Ouest, un animal aquatique qui allait descendre dans la mer et y devenir l'un de ces monstres qui peuplent les fonds sous-marins⁵⁷.
- 55 Si l'on revient à Faublée, on comprend mieux que, par-delà la famille, ce qui unit les habitants d'une région, ce sont des lieux où sont des esprits *helo* : « *gros arbres isolés dans la prairie, arbres cachés dans la forêt, points d'eau, sources, cascades, planiols entre deux vifs de la rivière* » (Faublée, 1954a). Les premiers, dans une région plutôt aride, font penser aux *lobolobo*, aux *zozoro*, *harefo* et *volotara* des Vazimba d'Imerina, et les seconds à d'anciens lieux de sépulture aquatique, qui en ont été sacratisés.
- 56 Enfin, il faut bien dire que, sur le terrain en pays mahafale, on apprend que les Vazimba antambahoaka sont bien des grands du passé qui habitent les embouchures et dont les troupeaux de chèvres noires et de zébus paissent toujours sur le plateau calcaire, et que, sur le même plateau, les *kokolampo* sont les esprits des défunts ordinaires⁵⁸. Quant à la

zazavavindrano ou à l'*ampelamananisa*, qui habite l'embouchure de la Menarandra, elle est reconnue comme la grande ancêtre des Vezo (Marikandia, 1981).

- 57 Si les dictionnaires donnent « matoatoa, *a spirit, a ghost* » et son synonyme « ambiroa, *the ghost of the dead, the spirit of the living* » (Richardson, 1885) et « matoatoa, *fantômes, revenants* » et « ambiroa, *ombre, le double invisible qui accompagne chaque être vivant* » (Rajaonarimanana, 1995), ce sont des mots qui n'apparaissent pas dans les enquêtes qui constituent le dossier sur lequel j'ai travaillé. Je connais bien le mot *matoatoa*, « fantôme », mais je ne l'ai entendu qu'en milieu malgache occidentalisé. Le mot de *phantom* apparaît dans le dictionnaire de Richardson accompagné de *spectre* pour traduire *lolovokatra* – ce qui ne correspond pas à ce que l'on m'en a expliqué en Androy –, et accompagné de *vision* et de *dream* pour traduire *tsindry mandry*. Quant à « ondine », Rajaonarimanana en fait la traduction de *zazavavindrano* qu'ignore Richardson. Et j'en suis à me demander si certains de ces mots et leurs traductions ne sont entrés dans les dictionnaires que par le désir occidental d'universalisme et, au départ, celui de traduire les mots du vocabulaire anglais. Le mot *matoatoa* serait à ranger dans le vocabulaire novgache (Domenichini, 1995). Ondine et ondin, nymphe, naïade, dryade, elfe et fée, tout ce riche vocabulaire européen pour parler des merveilles, des *mirabilia*, n'a pas d'application dans l'imaginaire malgache. Le merveilleux malgache se trouve dans les contes, mais non dans le vécu. « *Le merveilleux*, dit Le Goff (2007 : 7) parlant du Moyen Âge européen, *frappe originellement le regard et implique quelque chose de visuel. Il se caractérise par la rareté et par l'étonnement, en général admiratif, qu'il suscite* ». Les Vazimba et les helo ne sont pas rares et ne provoquent pas l'admiration.
- 58 Les missionnaires à Madagascar, héritiers de la raison des réformés du XVI^e siècle et d'un esprit des Lumières adaptées au christianisme, et adaptant à la religion malgache la critique des contes faite en Europe, ne voient évidemment et de bonne foi dans ces conceptions que des superstitions ou des croyances à combattre. Il n'était pas dans leur destin de comprendre ce qu'étaient ces Vazimba dont ne parlait pas la Bible, alors qu'ils pensaient qu'elle contenait tout ce qu'il fallait savoir sur le monde. Il leur aurait fallu commencer à éviter le mot « superstition » et à considérer lesdites superstitions comme des croyances, ce qu'elles étaient aussi en Europe selon l'abbé Jean-Baptiste Thiers (1741). Il leur aurait fallu prendre ces croyances au sérieux et essayer d'en cerner le contenu. C'est ce que j'ai commencé à essayer de faire.
- 59 Le travail pourrait continuer par des travaux de maîtrise. Je pense à un travail analogue au sujet de D.E.S. qu'un professeur d'Alger proposa à Charles-André Julien qui ne voulait pas travailler sur la période romaine : « Prenez un âne, circulez en pays berbère et racontez ce que vous avez vu ». On pourrait dire à un étudiant de maîtrise : « Prenez une pirogue et allez de Mananjary à Toamasina en vous intéressant à tous les estuaires et à tous les lacs pour définir les esprits qui y habitent ». Une autre maîtrise pourrait partir de la documentation que j'ai utilisée, en retrouver les auteurs et aller avec eux dans les cités et villages dont ils ont donné l'histoire. Il y aurait sans doute encore beaucoup d'autres choses à en dire. Pour un malgachisant de haut niveau, il y aurait sans doute aussi tout un travail sur ce qu'évoquent, dans l'esprit d'un enfant puis dans celui d'un adulte, ces récits et le vocabulaire de ces récits. Comme le pense Héritier (2013 : 31) essayant de définir les connotations qu'elle accorde aux mots de son propre lexique, le crapaud de Fehiloha serait-il, lui aussi, sale et gluant ?
- 60 L'on a glorifié la lumière qui venait mettre fin aux ténèbres et à l'obscurantisme. L'histoire apporte aussi la lumière, dont Cicéron disait qu'elle est celle de la vérité. Avec

une meilleure connaissance des Vazimba et des esprits *helo*, l'histoire jette, je l'espère, une grande lumière sur des siècles que l'on disait obscurs, mais qui ne l'étaient pas et ne le sont toujours pas pour le peuple.

BIBLIOGRAPHIE

Sources primaires

Sources primaires

Les sources primaires sont publiées dans l'un des volumes de la série *Lovantsofina sy tadidivava navelan'ny Razana teto Andramasina*, Andramasina, Mandovahasina Edisiona, 2006-2014. Ils sont consultables à Antananarivo à l'Académie malgache et aux Archives nationales.

ANDRIANASOLO Sandratriniaina Ninah, ANDRIAMPARANY Rovatiana, FANIRIANTSOA Jean BERTHIN & MANANTENA Harintsoa, *Ambohitraina sy ireo vohitra hafa*, 2006.

ANDRY Nasolo Riana, *Sabotsy-Ambohitromby*, 2011.

IHARIMALALA Joséphine, *Masindray*, 2010.

NANDRIANINA Herimino, *Ampangabe*, 2011.

NDRENJAHARISON Vololomboahangy Florencia, *Imasinerana*, 2009.

NOROSAMAMPIADANA Voninahitrinirainy, *Ambodiriana*, 2011.

RAFANOMEZANJANAHARY Mamy Fenohasina, *Andobo*, 2010.

RAFANOMEZANTSOA Lydia, *Zana-mararitany sy Tsimahalehilahy ao Anta-netibe*, 2011.

RAFANOMEZANTSOA Solo Jean Aimé, *Ambohitraina sy Andrakalavao*, 2010.

RAHARIMINOSOA Felana, *Fiadanana Atsinanana*, 2007.

RAHARINJANAHARY Sahondraniana, *Ambohitromby*, 2009.

RAHOLIARIMALALA Landiniaina, *Anempoka*, 2008.

RAIVOMALALA N. Mamy, *Anempoka sy ny manodidina azy*, 2009.

RAJAONARISON Honoré, *Antotohazo*, 2011.

RAKOTOARIMANANA J. Freddy, *Andranosoalaza*, 2011.

RAKOTOHARY Jonah, *Ny famorana aty Sabotsy Ambohitromby*, 2014.

RAKOTOMANGA Alain, *Anororo*, 2011.

RAKOTONDRAIVO Heritiana, *Tankasina*, 2011.

RAKOTONIRINA Henintsoa H. R., *Andranofotsy sy Andranosoalaza*, 2009.

RALAMBOMAMINIRINA Michel Ange, *Ambalamena*, 2009.

- RAMAHERISOA Andonirina, *Ambohitromby*, 2011.
- RAMAHOBIARISOA Gilbertine sy Randriamandimby Tojoso Norbert, *Ambohimahatsinjo*, 2010.
- RAMANANDRAISOA Haingotiana Lydie, *Tantaran'ny Kalanoro*, 2010.
- RAMAROSEHENO Marchal, *Amboanana atsinanana*, 2010.
- RAMBELOMIHANTA Hasiniaina, *Manjaka atsinanana*, 2011.
- RANDRATONJOHANY Domoïna Esther, *Fierenana*, 2010.
- RANDRIAMANANJARA Todiniaina Joseph Aristide, *Ambohimasindehibe sy ny manodidina*, 2010.
- RANDRIAMBOLOLONA Heriniaina, *Andavakamboalambo sy ny tantarany*, 2010.
- RANDRIAMIHAJASOA Hery Ziona, *Bemahatazana sy ny manodidina*, 2010.
- RANDRIANARIMANANA Herison Benjamin, *Manjaka Andrefana sy ny fomba amam-panao tao*, 2009.
- RANOROMANANA Lalao, *Vatosoa ve ?*, 2011.
- RASOANANTENAINA Célestine, *Fehiloha, ny dobo misy vazimba*, 2011.
- RASOARIMINO Mamy Bakonirina, *Ambohitromby ao Sabotsy-Ambohi-tromby*, 2006.
- RASOAZANANY Heritiana Jeanne, *Lambanandriana sy ny manodidina azy*, 2011.
- RASOLONJATOVO Fanomezantsoa Toky, *Ambohitromby*, 2007.
- RAVELOARINIRINA Elisoa, *Andobobe sy ny momba azy no mahaliana anao ?*, 2011.
- RAVEROARIMANGA Malala Mamy, *Ambohidraondriana*, 2010.
- RAZAFINIRINA Fenosoa M. R. C., *Andranosolaza ao Anempoka...*, 2007.
- RAZAIARIMANANA Florine, *Manjaka andrefana*, 2011.

Bibliographie

Bibliographie

- A. K. [Abraham Kingdon], 1877, « James Hastie (Andrianasy) », *Isan-kerintaona*, Antananarivo, FFMA, p. 123-124.
- BEAUJARD P., 1995, « Religion et société à Madagascar », dans *L'étranger intime. Mélanges offerts à Paul Ottino*, Saint-Denis, Université de La Réunion/Océan Éditions, p. 181-220.
- CHAPUS G.-S. & MONDAIN G., 1954, *Le journal de Robert Lyall*, Tananarive, Académie malgache (Collection de documents concernant Madagascar et les pays voisins, tome 5), 249 p.
- DOMENICHINI-RAMIARAMANANA B. & DOMENICHINI J.-P., 1980, « Regards croisés sur les Grands Sycomores, ou : l'armée noire des anciens princes d'Imerina », dans *ASEMI, Cheminements*, XI (1-4), p. 55-95.
- DOMENICHINI-RAMIARAMANANA B., 1972, *Ohabolon'ny Ntaolo. Exemples et proverbes des Anciens*, édition critique, traduction et classification des textes recueillis au XIX^e siècle par W. E. Cousins & J. Parrett, Tananarive, Académie malgache (Mémoires, XLIV), XXVII-654 p.
- DOMENICHINI-RAMIARAMANANA B., 1979, « Portrait tiré de la littérature malgache : Jean-Joseph Rabearivelo (1901-1937) », dans *Le mythe d'Étiemble*, Paris, Didier Érudition, p. 227-234.

DOMENICHINI J.-P., 1978, « Antehiroka et Vazimba : contribution à l'histoire de la société du XVI^e au XIX^e siècle », *Bulletin de l'Académie malgache*, LVI (1-2), p. 11-21.

DOMENICHINI J.-P., 1995, « Le retournement des mots. Du malgache au novgache », dans *L'étranger intime. Mélanges offerts à Paul Ottino*, Saint-Denis, Université de La Réunion/Océan Éditions, p. 221-246.

DOMENICHINI J.-P., 2007, La question vazimba, historiographie et politique, publié par le Centre d'histoire de l'université de la Réunion (CRESOI), consulté le 4 juin 2015.

DOMENICHINI J.-P., 2009, « Actualité du Tsiny », *Bulletin de l'Académie malgache*, t. LCCCVIII/2, juil.-déc., p. 21-34.

DOMENICHINI J.-P., 2012, « Lovantsofina et tadidivava d'Andramasina ou l'histoire que révèle la tradition orale. Écrire une autre histoire ? », *Bulletin de l'Académie malgache*, t. XCI/1, janv.-juin, p. 105-112.

DOMENICHINI J.-P., 2013, « Le peuplement de Madagascar », *Tsingy*, Revue du Centre d'histoire de l'université de La Réunion, n° 16, p. 17-44, en ligne sur « La chronique de J.-P. Domenichini », consulté le 9 juin 2015.

DOMENICHINI J.-P., à paraître, « la première coupe de cheveux : histoire et philosophie d'une institution austronésienne. Essai d'interprétation traditionnelle », communication en séance plénière de l'Académie malgache le 24 juillet 2014.

DOMENICHINI J.-P. & DOMENICHINI-RAMIARAMANANA M., 2014, « La démarche du caméléon à Andramasina. Essai d'économie solidaire... », mis en ligne par *Madagascar Environmental Justice Network*, le 13 février 2014.

DUBOIS H., 1950, « La religion malgache. Essai de synthèse », dans *Madagascar. Cahiers Charles de Foucauld*, Paris, p. 284-308.

ENGEL C., 2008, *Les derniers zafintany et les nouveaux moasy. Changements socioculturels à Madagascar*, Paris, L'Harmattan, 250 p.

FAUBLÉE J., 1947, « Les types et les sociétés malgaches », dans M. de Coppet (éd.), *Madagascar et Réunion*, Paris, Encyclopédie de l'Empire Français, vol. i, p. 63-74.

FAUBLÉE J., 1954a, *La cohésion des sociétés bara*, Paris, Puf, 161 p.

FAUBLÉE J., 1954b, *Les esprits de la vie à Madagascar*, Paris, Puf, 143 p.

FONTOYNONT DR., 1947, « Le folklore et les coutumes », dans M. de Coppet (éd.), *Madagascar et Réunion*, Paris, Encyclopédie de l'Empire Français, vol. i, p. 87-98.

HÉRITIER F., 2013, *Le goût des mots*, Paris, Odile Jacob, p. 31.

HURVITZ D., 1986, "The 'Anjoaty' and embouchures in Madagascar", dans C. P. Kottak, J.-A. Rakotoarisoa, A. Southall & P. Verin, *Madagascar, Society and History*, Durham, Carolina Academic Press, pp. 107-120.

JOSSÉLIN DE JONG P. E., 1981, « Le règne de la loi et le règne des princes », dans J. Dournes (dir.), *Orients. Pour Georges Condominas*, Paris, Sudestasie/Toulouse, Privat, p. 185-194.

KENT R. K., 1970, *Early Kingdoms in Madagascar 1500-1700*, New-York, Holt, Rinehart and Winston, XVI-336 p.

LE GOFF J., 2007, « Au Moyen Âge, le merveilleux est bien réel », *L'Histoire*, « Les Collections de l'Histoire », n° 36, *Héros et merveilles du Moyen Âge*, juil.-sept., p. 7-14.

- MARIKANDIA L. M., 1981, *Contribution à la connaissance des Vezo. Sarodrano : aspects du peuplement et organisation sociale*, mémoire de maîtrise, Toliara, Centre universitaire régional, 310 p.
- MAURIER H., 1987, « Océan Indien », dans M. Clévenot (dir.), *L'état des religions dans le monde*, Paris, La Découverte/Le Cerf.
- RABENANAHARY G., 1969, *Le Mpanazary en Imerina*, note de recherche, Antananarivo, Institut national supérieur de recherche et de formation pédagogique, 8 p.
- RAJAONARIMANANA N., 1995, *Dictionnaire du malgache contemporain*, Paris, Karthala.
- RAZAFINDRAKOTO J.-P., 1989, *Quelques aspects de la religion traditionnelle et du catholicisme à travers les visages du devin-guérisseur et du prêtre*, Antananarivo, EESL, 167 p. manuscrites.
- RAZAFINDRARAOTY P., 1977, « Lovan-tsofina vazimba », *Ny Sakaizan'ny Tanora* (Antananarivo, Trano Pirinty Loterana), n° 1052, p. 12-13.
- RICHARDSON J., 1885, *A New Malagasy-English Dictionary*, Antananarivo, The London Missionary Society.
- TESTART A., 1986a, « La femme et la chasse », *La Recherche*, oct., vol. 17, n° 181, p. 1194-1201.
- TESTART A., 1986b, *Essai sur les fondements de la division sexuelle du travail chez les chasseurs-cueilleurs*, Paris, EHESS, 102 p.
- THIERS J.-B., 1741, *Traité des superstitions qui regardent les sacrements selon l'Écriture sainte, etc.*, Paris, C^{ie} des libraires, 4 vol., in-12.
- VALETTE J., 1967, « Étude sur les journaux de James Hastie (1816-1826) », *Bulletin de Madagascar*, n° 259, déc., p. 977-986.
- VALETTE J., 1968, « Les instructions de Sir R.-T. Farquhar à James Hastie, du 30 avril 1822 », *Bulletin de Madagascar*, n° 270, nov., p. 1007-1016.

NOTES

1. On peut lire le jugement et son évolution chez l'un de ses étudiants (cf. Domenichini, 1995). En nous enseignant la langue, c'est de façon subliminale que Jacques Faublée nous enseignait la base du travail de l'ethnographe.
2. Lire à ce propos FAUBLÉE (1947).
3. Principalement, avec *les Esprits de la vie à Madagascar* (1954b). Mais la religion structurant l'organisation sociale, quelques pages lui sont consacrées (p. 102-108) dans un chapitre de *la Cohésion des sociétés bara* (1954a).
4. C'est dans cette orientation que fut engagé le DEA d'un étudiant, J.-P. RAZAFINDRAKOTO (1989).
5. « C'est la même unité austronésienne que l'on retrouve dans les faits-de-culture les plus importants dans la vie d'un homme, que ce soit dans la première coupe des cheveux, qui fait sortir l'enfant de la nature et le fait entrer en humanité, dans la circoncision, qui le fait entrer dans la société politique, ou dans les secondes funérailles, qui lui assurent un statut dans l'au-delà » (Domenichini, 2013).
6. Il semble ici nécessaire de dire un mot de ces enquêtes qui ont débuté en 2005. À Andramasina, la famille estimant qu'elle y a hérité de devoirs (*adidy*) et ayant toujours été

sollicitée pour pallier les insuffisances de l'administration socialiste et suivante, qui sait bien construire des bâtiments de collège et de lycée, mais sans mobilier ni livres, sans bibliothèque ni laboratoire, a suivi l'exemple du grand ancêtre, qui avait ouvert à Ambohimanjaka la première école de la région en 1825. La famille, installée dans la région au XVIII^e siècle, connaît bien son histoire. Mais nous voulions pouvoir comprendre l'histoire de toute la population avant qu'elle ne soit là. Nous avons commencé à y faire une collecte de la tradition orale et quelques travaux archéologiques. En juin 2005, un projet de la petite ONG familiale (*Ataovy toy ny dian-tana/Todiho ny lasa/Jereo ny ho avy* – Ayez la démarche du caméléon/Un bref regard vers le passé/Un long regard vers l'avenir) me conduisit à proposer aux lycéens de faire pendant les grandes vacances une enquête sur l'histoire ou la culture de leurs villages, des lieux mémorables pour leur famille, etc. Seul le volontariat bénévole était recherché. Les travaux d'enquête une fois finis puis mis en forme étaient compilés dans un fascicule, chaque lycéen ayant fait un travail recevait un exemplaire de tout ce qui avait été fait. Un exemplaire était par ailleurs donné à la bibliothèque du lycée, à celle de l'Académie malgache et aux Archives nationales où ils sont communicables. Une trentaine d'étudiants avaient participé la première année. Très vite, les volontaires devinrent quatre-vingts. Ils étaient toujours libres et responsables du choix du sujet qu'ils décidaient de traiter. Ils savent que je n'y fais aucun contrôle idéologique de quelque nature que ce soit. J'en ai d'ailleurs aussi rendu compte à l'Académie le 8 mars 2012 (Domenichini, 2012).

7. D'après l'étude que j'ai faite en 2011, par la profession des parents, 86,36 % de ces élèves appartiennent totalement (70 %) ou partiellement (16,36 %) au monde rural. Dans ce dernier cas, quand les deux parents ne sont pas tous les deux agriculteurs ou éleveurs, l'un des deux l'est, le second exerçant une profession en relation avec le monde urbain et donné comme moderne : administration, services, enseignement, commerce, construction.

8. Il nous est arrivé, à Bakoly Domenichini-Ramiaramanana et à moi – et après de longues hésitations –, de recevoir de telles histoires, une fois entendu qu'elles nous étaient données pour en faire un héritage (*lova*) pour nos enfants et nos petits-enfants et non pour en faire une publication dans une étude ou dans une autre.

9. Il m'a bien semblé l'avoir obtenue en cette année 2014 quand, à l'occasion de la cérémonie des vœux pour la nouvelle année, les lycéens m'ont officiellement remis un couple d'oies comme *vodiakoho*. Il est évident que la collecte des cotisations pour un tel cadeau suppose que les lycéens ont consulté leurs parents. La confiance dépassait le seul cadre du lycée et s'étendait aux familles des lycéens.

10. Cf. B. DOMENICHINI-RAMIARAMANANA et J.-P. DOMENICHINI (1980).

11. Localisation : Andramasina : 9 ; Sabotsy-Ambohitromby : 18 ; Alatsinainy-Bakaro : 9 ; Antotohazo : 2 ; Ambohimadana : 2 ; Alarobia-Vatosola : 7 ; Fitsinjovana-Bakaro : 2 ; Mandrosoa : 1 ; Ambalavao : 1, et Behenjy : 1.

12. RASOARIMINO Mamy Bakonirina, *Ambohitromby ao Sabotsy-Ambohitromby*, 2006 ; RASOLONJATOVO Fanomezantsoa Toky, *Ambohitromby*, 2007 ; RAHARINJANAHARY Sahondranaiaina, *Ambohitromby*, 2009 ; IHARIMALALA Joséphine, *Masindray*, 2010 ; et RAMAHERISOA Andonirina, *Ambohitromby*, 2011. – Les notes infrapaginales ne comportant que l'année de publication renvoient toutes à l'un ou l'autre des volumes de la série des *Lovantsofina sy tadidivava navelan'ny Razana teto Andramasina*, déposée à l'Académie malgache, aux Archives nationales et au Lycée d'Andramasina, ainsi qu'à l'Institut de

recherche pour le développement, lorsque la professeure Sophie Goedefroit dirigeait cet Institut pour les pays du Sud-Ouest de l'océan Indien.

13. Faut-il rappeler ici que, dans les spectacles indonésiens jouant des situations anciennes, les acteurs utilisent de petits boucliers assez semblables aux *ampinga* malgaches, mais en métal ?

14. NDRENJAHARISON Vololomboahangy Florencia, *Imasinerana*, 2009.

15. RAMANANDRAISOA Haingotiana Lydie, *Tantaran'ny Kalanoro*, 2010.

16. RANDRIAMANANJARA Todiniaina Joseph Aristide, *Ambohimasindehibe sy ny manodidina*, 2010. – C'est sans doute pour éviter ce genre de destin qu'en milieu urbain et occidentalisé, des *andriana* évitent de se rendre à Ambohimanga, parce qu'ils mangent habituellement du porc. Le fait avait été constaté lors de la rencontre organisée à Ambohimanga par le *Fianakaviambe* en mai 1990. On était alors à la pleine lune d'*Alahamady* et, pour éviter toute confusion avec les rituels d'*Alahamadibe* que les Antehiroka y avaient célébré deux semaines auparavant, les deux zébus sacrifiés pour la population l'avaient été dans les formes leur enlevant tout caractère religieux. Pour éviter de choquer la population d'Ambohimanga, il avait seulement été recommandé d'éviter le jambon pour le pique-nique. Alors que les *fifamangiana* précédents à Ambohimangazabe chez Roland Ratsimandresy avec Bakoly Ramiaramanana, à Ambohitrombihavana chez Roland Rabetafika et à Ambatofotsy chez Alfred Ramangasoavina avaient réuni plus de 3 000 personnes, moins de 500 vinrent à Ambohimanga.

17. RAFANOMEZANTSOA Solo Jean Aimé, *Ambohitraina sy Andrakalavao*, 2010.

18. ANDRIANASOLO Sandratriniaina Ninah, ANDRIAMPARANY Rovatiana, FANIRIANTSOA Jean Berthin et MANANTENA Harintsoa, *Ambohitraina sy ireo vohitra hafa*, 2006.

19. NANDRIANINA Herimino, *Ampangabe*, 2011.

20. RAJAONARISON Honoré, *Antotohazo*, 2011.

21. RAFANOMEZANTSOA Lydia, *Zana-mararitany sy Tsimahalehilahy ao Antanetibe*, 2011 ; RAKOTONDRAIVAIVO Heritiana, *Tankasina*, 2011.

22. RANDRIAMBOLOLONA Heriniaina, *Andavakamboalambo sy ny tantarany*, 2010.

23. RANDRATONJOHANY Domoina Esther, *Fierenana*, 2010.

24. RAVEROARIMANGA Malala Mamy, *Ambohidraondriana*, 2010.

25. RAKOTONDRAIVAIVO Heritiana, *Tankasina*, 2011, et RANOROMANANA Lalao, *Vatosoa ve ?*, 2011.

26. RAKOTOMANGA Alain, *Anororo*, 2011.

27. RALAMBOMAMINIRINA Michel Ange, *Ambalamena*, 2009.

28. Dans la région de Vatosola : RAHARIMINOSOA Felana, *Fiadanana Atsinanana*, 2007.

29. RASOANANTENAINA Célestine, *Fehiloha, ny dobo misy vazimba*, 2011.

30. ANDRY NASOLO Riana, *Sabotsy-Ambohitromby*, 2011.

31. RAMAHOBIARISOA Gilbertine sy RANDRIAMANDIMBY Tojoso Norbert, *Ambohimahatsinjo*, 2010.

32. NOROSOAMAMPIADANA Voninahitrinirainy, *Ambodiriana*, 2011.

33. RAVELOARINIRINA Elisoa, *Andobobe sy ny momba azy no mahaliana anao ?*, 2011.

34. Sans doute modèle d'un site *andriana* ancien avec son *dobo* d'Andranonjazavavy, il est décrit par J.-P. DOMENICHINI et M. DOMENICHINI-RAMIARAMANANA (2014). Cette communication faite à Antananarivo le 30 janvier 2014 doit paraître dans le *Bulletin de l'Académie malgache*.

35. RAZAFINIRINA Fenosoa M.R.C., *Andranosoalaza ao Anempoka...*, 2007 ; RAHOLIARIMALALA Landiniaina, *Anempoka*, 2008 ; RAIVOMALALA N. Mamy, *Anempoka sy ny manodidina azy*, 2009 ; RAKOTONIRINA Henintsoa H.R., *Andranofotsy sy Andranosoalaza*, 2009 ; RAMAROSEHENO Marchal, *Amboanana atsinanana*, 2010 ; RAKOTOARIMANANA J. Freddy, *Andranosoalaza*, 2011 ; RAMBELOMIHANTA Hasiniaina, *Manjaka atsinanana*, 2011.

36. Sur James Hastie, cf. A. K. (1877), VALETTE (1967 et 1968).

37. Comprise souvent comme une « superstition », l'*ambalavelona* est une sorte de désordre ou de trouble psychique, pendant lequel le malade ne contrôle plus son comportement. Il serait apparu peu avant l'Indépendance et avait alors provoqué une chasse contre la « sorcellerie ». Le président de la République avait publié une ordonnance (28 juillet 1960) punissant les malfaiteurs « d'un emprisonnement d'un an au moins et de cinq ans au plus, et d'une amende de 50 000 à 500 000 francs », punition aggravée en cas de récidive. L'opinion parlait alors de 200 formes différentes d'*Ambalavelona*. La sorte de fugue dont il est question ici semble bien se rapprocher du *Tsiriry mitety rano* (Sarcelle marchant sur l'eau) et du *Manary lamba* où le malade partait en courant et en rejetant ses vêtements. Ce désordre, que l'on pensait disparu, a été plusieurs fois mentionné par la presse ces... derniers mois, notamment dans *Madagascar Malaza*. Dans les années 1950, l'opinion populaire distinguait l'*ambalamaty* qui était mortelle de l'*ambalavelona* qui n'aurait été qu'une maladie. Lui accordant une origine diabolique, des chrétiens employaient alors souvent l'exorcisme pour la guérir. Aujourd'hui, ce sont des guérisseurs (*mpitsabo*) que l'on peut appeler par téléphone !

38. RANDRIAMIHAJASOA Hery Ziona, *Bemahatazana sy ny manodidina*, 2010.

39. RAFANOMEZANJANAHARY Mamy Fenohasina, *Andobo*, 2010.

40. Parmi les interdits possibles sont nommés : « *ny tsy famoahana vilany mainty sy tsy fanasana tsihy any an-tsaha ary tsy fandrahoana voanjobory sy voatavo amin'ny fahavaratra* ». Il est donc, dans toute la région, interdit de sortir des marmites noires, de laver des nattes dans les champs, de faire cuire des pois de terre et d'utiliser des calebasses pendant la saison des pluies.

41. RASOAZANANY HERITIANA Jeanne, *Lambanandriana sy ny manodidina azy*, 2011.

42. *Mikidraodrao*, de la racine *kidraodrao*, inconnue des dictionnaires : c'est, quand un *zavatra* (esprit) vous apparaît le soir et vous fait peur, c'est faire un mauvais rêve ou faire un cauchemar.

43. C'est avec un panier finement tressé (*tandroho*) que les femmes pêchent (*manihika*). Selon une disposition bien connue dans beaucoup de sociétés (cf. Testart, 1986a et 1986b), la pêche au harpon, à la sagaie, au trident ou à la ligne, laquelle utilise un hameçon en fer, est réservée aux hommes. Les femmes peuvent aussi utiliser le filet ou la nasse, qui ne font pas couler le sang. Dans la vie quotidienne à la maison ou en voyage, j'ai souvent vu que c'est un homme qui sacrifie le poulet que l'on va faire cuire.

44. Dans le vocabulaire réservé des princes, *miamboho* « tourner le dos », indique le passage de vie à trépas, comme *manafina*, « cacher », le fait d'enterrer. *Miamboho* se comprend chez les rois et les princes commandant à une seigneurie par le fait que leur

entrée en fonction comportait un rite qui simulait la mort. Dès lors, ce roi ou ce seigneur appartenait déjà à l'autre monde. Tourné vers ses sujets, il vivait sur le seuil donnant accès à l'autre monde. À son décès biologique, il n'avait donc qu'à tourner le dos et à y entrer pleinement.

45. La plus grande marmite en fonte, qui pourrait recevoir les sanies du défunt, pourrait-on me dire, ne peut contenir un corps. C'est vrai pour un corps frais (*lena*), mais ne l'est plus pour un corps sec. Nous avons vu à Antehiroka une petite tombe d'environ 80 cm de long, mais dans laquelle étaient les os d'un homme adulte d'environ 1,70 m. Il s'agissait bien d'une seconde tombe définitive après que le mort se soit desséché et décharné.

46. Qu'il soit devenu sépulture en faisait un lac *manan-jina* auquel on accordait *hasina* et respect (*Izany no nilazana azy ho manan-jina, ka nomena hasina sy haja*). – C'est dans le même esprit que l'on apprend aux enfants à ne pas jeter des pierres sur les chiens (*Ny alika tsy azo torahana*) et que l'on forme le nom (*anarana*) d'Andriamasinavalona dans la région d'Andramasina (*Ratsitorahana*, « Honorable à qui l'on ne jette pas des pierres »).

47. La couleur de la pigmentation foncée des *andriana* n'était pas et n'est toujours pas dite *mainty*, mais *manga*. Il en est ainsi de Rasoalao dont la fille s'appelle Rasoamanga et le gardien de ses zébus est Ikotofotsy. Attribuer déjà à Rasoalaza la distinction entre *mainty* et *fotsy* pourrait donc être ici un anachronisme ascendant (cf. B. Domenichini-Ramiaramanana, 1979).

48. RAKOTOHARY Jonah, *Ny famorana aty Sabotsy Ambohitromby*, 2014.

49. *Ohabolana*, n° 342, dans B. DOMENICHINI-RAMIARAMANANA (1972).

50. Puissance du verbe, ce *lakam-bola* a suscité des vocations de pilleurs de tombeaux...

51. RANDRIANARIMANANA Herison Benjamin, *Manjaka Andrefana sy ny fomba amam-panao tao*, 2009 ; et RAZAIARIMANANA Florine, *Manjaka andrefana*, 2011.

52. Par exemple, RAZAFINDRARAOTY (1977).

53. Son histoire est incontestablement explicite : « *Ranoro dia olona nanjary Vazimba ; nefa izy io dia zanak'Andriana teo aloha, sady taranak'Andriana* » (trad : « Ranoro est une personne qui devint Vazimba, mais auparavant elle avait été fille-de-prince et d'ascendance royale ») (Domenichini, 1978).

54. Et pour la période présente, notamment une longue communication orale de Dominique DUMONT.

55. Rabozaka dans son histoire des temps vazimba de l'Imerina, que KENT (1970) a encore pu consulter, raconte que les rois avaient les cheveux rouges, parce qu'ils les teignaient (*natoina*) avec de la poudre du bois de *nato*.

56. Enquêtes de Bakoly DOMENICHINI-RAMIARAMANANA à Mananjary en 1981-1982.

57. Communication orale de Jeanne DINA.

58. Communication de Manassé ESOAVELOMANDROSO en pays mahafale.

RÉSUMÉS

Sur le fait religieux à Madagascar, Jacques Faublée constatait son homogénéité et rapprochait les esprits de la vie *helo* du Sud-Ouest des esprits *vazimba* de l'Imerina. Pour la vulgate malgachisante, les Vazimba sont ou de simples superstitions ou des esprits « méchants ». La tradition orale de la région d'Andramasina rapporte un certain nombre d'histoires permettant de mieux comprendre ce que sont les Vazimba dans la vie quotidienne de la population et de mieux assurer le rapprochement qu'en avait fait Faublée. En y ajoutant des données de la tradition orale du Sud-Ouest, il est possible de voir dans les esprits *helo* et assimilés non des esprits « inhumains », mais les esprits des Grands du passé.

Concerning the religion in Madagascar, Jacques Faublée noted its homogeneity and approached the Southwest spirits of life *helo* to the Imerina *vazimba* spirits. In the vulgate Malagasy context, the Vazimba are just mere superstitions or “bad” spirits. The oral tradition of the Andramasina region relates a number of stories to better understand who the Vazimba are in the daily life of the population and to better ensure the link that had done Faublée. By adding data from the oral tradition of the Southwest, it is possible to see in the *helo* spirits and to assimilate not “inhuman” spirits, but rather the Great people spirits of the past.

INDEX

Index géographique : Madagascar

Keywords : Imerina, Oral Tradition, Spirits

Thèmes : anthropologie (Afrique)

Mots-clés : vazimba, helo, tradition orale, esprits

AUTEUR

JEAN-PIERRE DOMENICHINI

Membre titulaire de l'Académie malgache, Antananarivo